2. Il faut avoir l'esprit tatillon d'un recenseur pour aller dénicher quelques coquilles : « au dépens », p. 19; « le mort du poète », p. 29; « ariotesques », p. 38; « surnomé », p. 134n.
3. On peut leur adjoindre Belleau, possesseur avéré d'un exemplaire des Satires, comme le rappelle, dans le même volume, J. Balsamo (p. 24).

DENIS BJAÏ, *Université d'Orléans*

Claude La Charité. *La rhétorique épistolaire de Rabelais*. Coll. « Littérature(s) », n° 21. Québec, Éditions Nota bene, 2003. P. 305.

Il est encore des pages de Rabelais à explorer, comme le démontre brillamment l'ouvrage de Claude La Charité. Prenant pour objet d'étude le corpus des dix-sept lettres parvenues jusqu'à nous, en français et en latin, fictionnelles ou non-fictionnelles, il les éclaire d'un jour neuf en les confrontant aux manuels d'épistolographie de la Renaissance. La première partie plante donc la toile de fond, celle d'un temps où la correspondance n'avait pas encore tout à fait le caractère privé que nous lui connaissons aujourd'hui et où le théologien anglais Edward Lee, à l'en croire, pouvait ne recevoir la lettre de son adversaire Érasme qu'après qu'elle eut été largement diffusée par les libraires (p. 19). L'art d'écrire au XVI^e siècle est bien sûr tributaire des grands modèles antiques (Cicéron, Sénèque, Pline le Jeune), des *artes dictaminis* médiévales, des épîtres de Pétrarque et des manuels de chancellerie italiens. Sur les pas de Jacques Chomarat (dont il se reconnaît le débiteur), l'auteur examine en détail le *De conscribendis litteris* d'Érasme, qui prône, au nom du *decorum*, l'adéquation de la lettre au destinataire, au sujet, aux circonstances, à la personne même de l'épistolier et qui répartit en quatre genres (suasoire, démonstratif, judiciaire, familial) vingt-six types de lettres. Le *Grand et vray art de pleine rhétorique* de Fabri, second traité attentivement étudié, multiplie pratiquement par deux le nombre de ces catégories, soumises à une tripartition rigoureuse en fonction du sujet (épîtres de doctrine, de jeu, de gravité), du rang du destinataire (supérieur, égal ou inférieur), et même de la composition, en forme de syllogisme. Y a-t-il lieu de distinguer, à cette date, entre lettre et épître ? On relève chez Rabelais romancier une seule occurrence d'*épître* (dans *Pantagruel*, VIII, pour convier l'écolier parisien à la sainte lecture de Paul, Jacques, Pierre et Jean), contre vingt et une de *lettre*, presque toujours au pluriel, suivant l'usage latin. C'est donc quasiment le terme générique, à quelques exceptions près, éclairantes : quand Rabelais adresse à Jean Bouchet une belle pièce versifiée « traictant des ymaginations qu'on peut avoir attendant la chose désirée », il l'intitule *épître* (du moins paraît-elle sous ce titre dans le recueil épistolaire du rhétoricien poitevin).

À l'aune des théories contemporaines, le travail d'écriture de Rabelais peut être mieux compris et évalué. Après avoir salué ses devanciers (notamment Fritz Neubert pour une étude pionnière des « François Rabelais' Briefe », qui prenait

déjà en considération l'ensemble du corpus, et Richard Cooper, savant exégète des lettres d'Italie), La Charité dresse la typologie des genres épistolaires cultivés par Rabelais : missives échangées entre père et fils (Grandgousier et Gargantua, Gargantua et Pantagruel), et entre Rabelais et Érasme (*patrem te dixi, matrem etiam dicerem*), qui ressortissent à la lettre de demande, de conseils, de remerciement et à ce que Fabri appellerait la lettre visitative sans matière; dédicaces latines des éditions humanistes et française du *Quart livre*, auxquelles se rattache la lettre à Budé, à fonction de recommandation et de conciliation; *Sciomachie* (prétendument tirée de la correspondance de Rabelais avec le cardinal de Guise) et lettres d'Italie, lesquelles relèvent de la *nunciatio* et du genre non encore codifié de la lettre de voyage; correspondance avec les amis, Jean Bouchet, puis Antoine Hullot, destinataire d'une missive réjouissante et humoristique, véritable *epistola jocosa*; enfin, lettre adressée de Metz au cardinal du Bellay, où la demande de secours se démarque du modèle érasmien de l'*epistola petitoria*. On mesure mieux la dette de Rabelais envers l'épistolographie de son temps, soit qu'il s'inspire d'un seul type de lettre, comme dans le dernier exemple cité, soit qu'il en juxtapose plusieurs ou les imbrique l'un dans l'autre, comme dans l'épître de Grandgousier à Gargantua (*Garg.*, XXIX), qui enchâsse une lettre invective de crime dans une lettre missive de demande (p. 102–103). Dans une seconde approche, plus synthétique, l'auteur confronte les pratiques d'écriture de Rabelais aux exigences de la rhétorique épistolaire, suivant la tripartition classique *inventio* / *dispositio* / *elocutio*. Il y décèle le constant souci de l'*accommodatio*, de l'adaptation du propos tenu à la *persona* du destinataire et plus encore à celle de l'épistolier, fût-il fictionnel, jusqu'à prêter à chaque personnage une manière d'écrire propre : il y a « le style archaïsant du père Gargantua élevé dans les demi-ténèbres de la pré-Renaissance et le style latinisant du fils Pantagruel, pur produit de l'éducation humaniste » (p. 158). Ce qui débouche sur la délicate question du cicéronianisme, reprise ici à la lumière du débat qui met aux prises, chez Érasme, Buléphore et Nosopon. S'agissant de Rabelais épistolier néo-latin, une conclusion nuancée s'impose : si se rencontrent sous sa plume certains marqueurs stylistiques chers à l'Arpinate, les lettres s'affranchissent de la syntaxe et du lexique du latin classique. Dans les textes en français en revanche, quasi exclusifs après 1534, Rabelais adopte souvent le ton de la conversation entre amis et le style négligemment étudié prônés par Érasme, contribuant ainsi à l'émergence d'une nouvelle rhétorique épistolaire, moins formelle et plus souple. À condition que le message ne soit pas brouillé pour n'être intelligible que par le seul destinataire. L'étude se referme en effet sur des considérations relatives à la cryptographie, inspirées par le célèbre chapitre XXIII du *Pantagruel* où Panurge met en œuvre jusqu'à douze techniques de déchiffrement. La Charité y voit une métaphore à la fois de l'exégèse épistolaire et, non sans élégance, de sa propre entreprise critique.

Tout au long de cette fine étude, on apprécie les qualités d'exposition de l'auteur, qui n'hésite pas à citer généreusement et souvent à traduire lui-même les textes-clés (de Neubert, p. 89–90, de Vivès, p. 143–144, d'Érasme, p. 179–181

et 193–194), qui redispone les épîtres pour mettre en évidence les sous-genres imbriqués ou combinés (p. 102–103, 121–123), qui recourt à des tableaux pour mettre en lumière la typologie d'Érasme ou de Fabri (p. 54, 62) et étayer l'analyse des superscriptions et subscriptions ou des formules de salutation et d'adieu dans les lettres de Rabelais (p. 166–168, 173–175). Les mêmes qualités se retrouvent dans le commode *index rerum et nominum*, dans l'ample bibliographie raisonnée, incluant une riche section de manuels d'épistolographie de la Renaissance (même si l'on est un peu surpris, p. 210–211, de voir figurer parmi les traités des XV^e et XVI^e siècles la *Rhétorique à Herennius*, Cicéron et Quintilien) et enfin dans les annexes, qui offrent relevés d'occurrences, tableaux récapitulatifs, textes préfaciels et reproduction en fac-similé des épîtres dédicatoires et lettres autographes de Rabelais (non sans quelques flottements parfois : quarante-sept types de lettres chez Fabri p. 59, mais quarante-huit dans l'annexe III, p. 231–243). On ne s'arrêtera pas sur les quelques imperfections matérielles qui ont échappé à la vigilance de l'auteur, sinon pour regretter quelques confusions entre caractères grecs : *dzêta* pour *sigma* en position finale (p. 131, 133, 137...), *xi* pour *dzêta* (p. 197). Et on signalera au passage deux affirmations curieuses, à quelques lignes d'intervalle : sur le subjonctif plus-que-parfait « exprimant en latin l'irréel dans le présent » et sur les plaintes d'Andromaque, au chant VI de l'*Iliade*, « suppliant Achille de ne pas retourner à la guerre », référence flatteuse qui ferait d'Érasme, le destinataire, « un Achille des bonnes lettres » (p. 110, cf. p. 157). Ce ne sont là que vétilles, au regard d'une étude qui éclaire un pan longtemps délaissé de l'œuvre rabelaisienne et apporte beaucoup à la connaissance de l'épistolographie renaissante. Une modeste note, en fin de bibliographie (p. 224), indique que des travaux récents n'ont pu être pris en considération : le *Cahier Saulnier* n° 18 sur « L'épistolaire au XVI^e siècle » (auquel a contribué l'auteur), l'étude de Marc Bizer sur *Les lettres romaines de Du Bellay* (Presses de l'Université de Montréal, 2001) et, tout juste parue chez Champion, la belle thèse de Luc Vaillancourt sur *La lettre familière au XVI^e siècle* (qui sait gré à La Charité, p. 15n., d'avoir signé un des rares articles consacrés au sujet). Elle donne la mesure de tout ce que les recherches récentes sur l'épistolaire à la Renaissance doivent aux doctes travaux des chercheurs canadiens.

DENIS BJAÏ, *Université d'Orléans*

Montaigne. *Essais*, I, 56 « Des prières ». Édition annotée des sept premiers états du texte avec étude de genèse et commentaire par Alain Legros, « Textes Littéraires Français ». Genève, Droz, 2003. P. 264.

Contrairement à l'ensemble des ouvrages publiés dans la collection des « Textes Littéraires Français », il ne s'agit pas ici d'une édition critique mais, comme l'indique le sous-titre, d'une « étude de genèse et commentaire » portant sur le chapitre I, 56 des *Essais*.